

nemento précieux, pour tous un guide très sûr de critique catholique.

Un mot du plan de l'ouvrage. Il comprend quatre parties : Ire partie, *Moyen Age*; IIe partie, *Renaissance*; IIIe partie, *xvii^e et xviii^e siècles mis en regard, Prose, Poésie*; IVe partie, *xix^e siècle, Prose, Poésie*.

S'il est fait mention de siècles littéraires dans cette division, c'est plutôt pour donner un point de repère chronologique que pour délimiter exactement une période distincte dans l'art d'écrire. L'idée est heureuse d'avoir réuni dans un même coup d'œil le xvii^e et le xviii^e siècles. Le passage de l'un à l'autre se fait pour ainsi dire sans transition — nos grands modèles mis à part; — il semble donc arbitraire de les séparer dans l'histoire.

Les professeurs d'alumnats verront avec plaisir la part considérable qui est accordée à la littérature chrétienne, Mystères du moyen âge, Eloquence de la chaire, depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Qu'on nous permette de citer l'un des jugements de l'auteur.

Ce qui manque à cet étrange écrivain, dit-il de Victor Hugo, parfois sublime, toujours sonore, toujours poète, c'est la profondeur philosophique ou religieuse de la pensée, c'est le bon sens et l'émotion vraie.

Voilà bien le grand romantique peint au vif. Chaque mot porte, et cette appréciation suffirait déjà. Il continue :

Il est tout en surface. Ce qui lui est propre, c'est la couleur; les nuances du prisme n'en peignent pas, à notre gré, la variété infinie. Sa puissance d'harmonie, dans tous les rythmes possibles, défierait l'éloge si la sonorité du vers, un clairon, n'était, à la longue, monotone et fatigante.... Son génie l'avait fait lyrique, épique même, et dramatique. Il l'est moins dans le drame, où il a sacrifié la nature à l'exception, au monstre vertueux, que dans le roman. Témoin la mort de Claude Frolo. On respire à peine, on est haletant.... mais on sent, aux passages les plus beaux, ce qui manque à Victor Hugo : la mesure. L'excessif, l'énorme, le gigantesque, l'horrible l'attirent invinciblement. Rien ne l'égale pour peindre les apparences des choses, pour réaliser en poète les circonstances les plus ordinaires de la vie. Le mot le plus vulgaire, il l'élève en dignité par le lieu où il le place. Riche d'images à l'impossible, sa poésie est comme un feu d'artifice où l'ignoble même s'enveloppe et disparaît sous une pluie d'étincelles. Jusque dans sa décadence, il reste poète avec une étonnante précision de la forme, une saillie de l'imagination, une pompe du vers, une beauté de la rime qui font accepter, l'espace d'un éclair, ce qui répugne le plus au cœur et à la raison. N'a-t-il pas, en effet, égalé l'âne à Platon, humanisé la bête, divinisé l'homme, ce Prométhée vainqueur à la fin de Dieu, et *Pan*, c'est-à-dire la nature universelle? N'a-t-il pas confondu Jésus-Christ et Bélial? Il serait plus dangereux s'il était moins grotesque. Son plus grand crime, c'est d'avoir, faute de foi et de pureté pour s'élever jusqu'à *Marie*, propagé le culte de la femme, comme Lamartine dans ses mauvais jours, et pour ainsi dire adoré ce qu'il appelle « l'argile idéale ».

B. BERTRAND.

UN ANCIEN PÈLERIN

Je propose en mon courage, en l'honneur et louange du Rédempteur et de sa très digne Mère et en remembrance de sa très douloureuse mort et passion, et aussi pour la consolation spirituelle des bons catholiques et direction des dévotz pèlerins qui proposent de voyager, réduire en un petit traité, selon mon pauvre entendement, les choses ainsi que nous les avons vues par delà, sans y adjoindre ne diminuer, mais fidèlement et simplement réciter le chemin, lieux, et passages avecques la diversité des pays, des langues, des monnoyes, les périlz qui sont par mer et par terre, la manière de vivre des sectes des chrétiens qui sont par delà, des Maronnistes et de leurs sectes et meurs, et de la distance des lieux, non point par manière de cosmographie ou autre description artificielle ne stille curieux, mais simplement et rudement comme les choses se sont offertes (1).

Simplement et rudement! Je ne pense pas que le bon pèlerin ait manqué à sa parole, quand il raconte ce qu'il a vu au long de ses voyages en Égypte, au Sinaï, en Palestine, en Syrie.

L'esprit d'observation est la note dominante de son tempérament : il se rend compte de tout, et, lorsqu'il sait tout ce qu'il pouvait apprendre par lui-même, il interroge — davantage les gens que les livres; — aussi les traditions qu'il nous rapporte sont-elles, la plupart du temps, de celles qui ne remontent pas au delà du xvi^e siècle, et l'on sait ce qu'elles valent.

Malgré la pesanteur de ses phrases achevées qui ne finissent jamais, et précisément parce qu'il ne recherche pas « un stille curieux », sa diction ne manque pas d'un certain charme, dû sûrement à l'abandon original avec lequel il livre ses pensées. Il nous parle avec plaisir des « cocodrilles » du Nil, des mœurs des Ismaélites; il triomphe quand il peut décocher un trait à Mahomet, qu'il appelle une « glorieuse beste », et parler « de la charongne de ce puant Mahomet » ou lancer quelques pointes aux luthériens.

Il sème son récit de pensées pieuses, de passages scripturaires que lui explique son compagnon de voyage, le Fr. Bonaventure Brochard, des Cordeliers.

Ceux qui s'occupent des choses d'Orient liront ce livre avec intérêt, non pas tant pour y trouver des renseignements sûrs au sujet des Lieux

(1) *Relation de Terre Sainte* (1533-1534), par GREFFIN AFFAGART, publiée avec une introduction et des notes par J. CHAVANON, archiviste paléographe, correspondant du ministère de l'Instruction publique, 1 vol. in-8°, Paris, Lecoffre, 1902.

Saints que pour s'instruire des traditions et légendes qui avaient cours au *xvi^e* siècle.

Les annotations sont loin d'être suffisantes. Il eût été bon de rétablir l'orthographe et la prononciation des phrases arabes citées çà et là et toujours massacrées par Affagart. Quand celui-ci écrit (p. 236): « En ce lieu *disna* la fille de Jacob », l'annotateur ne semble pas s'apercevoir qu'il s'agit de *Dina* et non du verbe *diner*. Dans l'introduction (p. xx), la région d'« *Emaulx* » est identifiée avec Homs, et dans le corps du volume (p. 147) avec Emmaüs. Ce paragraphe de l'introduction est d'ailleurs rempli d'incohérences inexplicables. Une table alphabétique des noms géographiques, dont beaucoup restent à identifier, n'aurait pas été superflue. La note 2 de la page 236 n'a pas sa raison d'être, si l'on comprend le texte, très compréhensible d'ailleurs.

On nous avertit dans l'introduction que cette Relation « n'a pas encore eu la fortune d'être éditée » et qu'il est temps de « tirer cette narration du manuscrit de la Bibliothèque nationale où elle dort depuis tant d'années, feuilletée de loin en loin par les érudits qui l'ont toujours trouvée trop longue à copier, et de la faire connaître au public ». C'était ici qu'il fallait placer le petit *nota* qui se trouve à la fin de l'introduction, dans lequel M. J. Chavanon avoue que la Relation a paru « dans une pauvre revue qu'il est inutile de nommer ».

La présente édition aurait gagné en intérêt si M. Chavanon avait revu soigneusement et multiplié les notes dont il avait accompagné la première édition de son texte dans cette petite revue.

LIÉVIN BAURAIN.

Le gérant : E. PETITHENRY.

Imprimerie P. FERON-VRAU, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIII^e

PAULIN DE MILAN

I

Le diacre Fortunatus, frère de saint Aurèle de Carthage, avait invité à sa table plusieurs évêques, en particulier Muranus de Vola et Vincent de Calusi. La conversation tomba sur saint Ambroise, mort depuis quinze ou vingt ans, et Muranus se permit contre lui certaines paroles injurieuses.

Or, il y avait parmi les convives un diacre de l'Église de Milan qui semble avoir été en Afrique, au commencement du *v^e* siècle, le mandataire officiel des successeurs d'Ambroise, Vénérius et Marolus. Ce diacre s'appelait Paulin; il prit énergiquement la défense de cette grande mémoire outragée et il raconta comment un certain Donat, ayant, lui aussi, dans l'entraînement d'un festin, au grand scandale des laïques et des officiers qui l'entendaient, attaqué la mémoire d'Ambroise, avait été soudainement frappé à mort, transporté dans son lit, et de là au tombeau.

Ce récit menaçant était à peine achevé que Muranus, à son tour, éprouva la vengeance divine. Foudroyé à la table où il avait parlé, il fut porté sur un lit, puis à son logement à Carthage, où il expira le jour même.

Il est impossible de fixer avec précision la date de cet événement terrible. Nous savons que Vincent était déjà évêque de Calusi en 407 quand il fut député des évêques

UN PÈLERINAGE AU SINAI AU XVI^E SIÈCLE

« La ville de Chartres était le lieu de ralliement, le point de jonction des pèlerins de tout l'ouest de la France, au xv^e et au xvi^e siècle. » (1) A la phalange d'ardents pèlerins chartrains, qu'énumère M. Couret dans son travail très documenté, il faut ajouter « Messire Greffin Affagart, chevalier du Saint-Sépulchre et seigneur de Courteilles en Normandie et Courteilles au Maine » qui fit « le voyage de Jérusalem et du mont de Sinay..... l'an de grâce et salut 1534. » (2)

Nous ne le suivrons pas dans toutes ses pérégrinations, mais, débarqués à Alexandrie, nous prendrons le chemin du Sinaï, où nous vénérerons « ceste très vertueuse, inclite et glorieuse vierge Madame Sainte Katharine, de laquelle les ossemens et membres virginiaux ont esté portez par les benoists anges de Alexandrie et dignement collocquez sur ceste prédicte montaigne. » (3)

Avant de quitter Alexandrie, visitons avec lui une église, « nommée Saint-Sable », élevée sur l'emplacement du palais

(1) COURET. *Les pèlerinages d'autrefois en Terre Sainte. Échos de Notre-Dame de France*, 1893, p. 46.

(2) *Relation de Terre Sainte (1533-1534)*, par GREFFIN AFFAGART, p. 1.

(3) *Ibid.*, p. 155.

royal où habitait Catherine. Des moines grecs la desservent, « que l'on appelle en leur vulgaire *Calloires* qui vault autant à dire comme bon vieil. » Greffin veut dire *Caloyers* (1).

Il nous apprend encore beaucoup de choses de cette église : on y montre la chaire du haut de laquelle parlaient saint Pierre, saint Jean l'Évangéliste, saint Jean l'Aumônier, saint Anastase (il veut dire sans doute saint Athanase) et Origène. On voit qu'il se soucie fort peu de la chronologie.

Cette église a résisté à tous les assauts des musulmans. Ils l'ont voulu changer en mosquée, mais les mouedzins qui montaient sur les tours pour crier la prière, pris de vertige, se jetaient en bas irrésistiblement; puis ils ont essayé d'y établir un bazar aux bouchers; mais ceux qui voulaient y détailler de la viande se coupaient « bras ou mains, ou la gorge, ou quelque autre membre ainsi que gens enragez ou démoniacles. » (2)

On montrait aussi à Alexandrie la prison où sainte Catherine fut enfermée douze jours, sans boire ni manger; près de là, deux grandes colonnes en pierre auxquelles furent attachées « les rocs pour détrencher son précieux corps », et le lieu où elle fut décapitée.

La caravane du Sinaï se formait au Caire. Là, notre pèlerin passa un contrat avec un chef de Sarrasins qui s'engagea à le conduire au Sinaï et à le ramener au Caire, lui et ses trois compagnons, deux prêtres auvergnats et le Fr. Brochard, des Frères Mineurs, moyennant deux ducats par tête.

On partit, ballotté dans des paniers sur les flancs des chameaux : c'était le 22 février.

Le chemin fourmille de curiosités. Affagart est un admiratif : il contemple tout, depuis les qualités du chameau —

(1) *Ibid.*, p. 52. — Καλόγερος, moine, religieux; καλογόρια ou καλογρηζή, religieuse, nonne.

(2) *Ibid.*, p. 52.

il n'a pas trop d'une page pour les décrire — jusqu'à ces montagnes « en lesquelles on voyait grand quantité de petitz enfans arabes qui fuyoient devant nous comme cinges, tous nudz et noirs commes taulpes. » (1) Il décrit les mœurs des bédouins et leur costume tel qu'on le voit encore et tel que saint Jérôme le peignait déjà : *equorum camelorumque sessores, crinitis vittatisque capitibus ac seminudo corpore, pallia et latas callicakas trahentes..... hastilia longa portabant* (2).

Le 7 mars, c'est-à-dire le quatorzième jour après le départ du Caire, la caravane arriva dans la plaine où campa Israël, au pied de l'Horeb. Là s'élevait le monastère de Sainte-Catherine.

Affagart nous apprend qu'il avait été bâti sur le lieu du buisson ardent par « Justinian selon aucuns », et selon d'autres « par une bonne royne de Constantinoble nommée Hélaine »; mais il ne veut pas que ce soit la mère de Constantin; il la confond avec Hélène d'Adiabène, car il ajoute « qu'elle mourut en Hiérusalem et est ensépulturée en ung fort beau monument, hors Hiérusalem, près les murailles comme l'on va aux montaignes de Judée. » (3) On reconnaît le tombeau dit *Koubour-el-Moloûk*, ou tombeau des rois (4).

Quoi qu'il en soit de son fondateur, cet oratoire sur l'emplacement du buisson ardent est déjà signalé dans la *Peregrinatio Silviae* et dans les récits du moine Anastase.

D'ailleurs, pour tout ce pèlerinage du Sinaï, à onze siècles et demi de distance, les deux récits, celui de Silvie et celui d'Affagart, ont de nombreux points de contact; tous deux signalent « l'endroit où les Hébreux campèrent pendant que

(1) *Ibid.*, p. 183.

(2) Hieronymus : *De vita Malchi monachi*.

(3) Affagart, *op. cit.*, p. 188. Cf. Hieronymus : *Epitaphium Paulæ*.

(4) *Huit jours à Jérusalem*, p. 162; ZANECCHIA, *la Palestine d'aujourd'hui*, p. 515.

Moïse était sur la montagne; celui où fut élevé le veau d'or, encore marqué par une grande pierre; sur un rocher non loin de là, Moïse avait brisé les tables de la loi; ici le veau d'or fut brûlé; ce torrent est celui que Moïse fit couler miraculeusement pour abreuver le peuple » (1); tous deux signalent aussi l'oratoire dédié au prophète Élie, la nature rocailleuse et stérile du sol sinaïtique, la transparence merveilleuse de l'atmosphère, l'immense et féérique panorama qui se déroule autour de la sainte montagne. Tous deux nous font remarquer que l'ascension de la montagne est très pénible, qu'on ne gravit pas les collines en suivant les courbes ou « en colimaçon, comme on dit chez nous », rapporte le récit de Silvie, mais en ligne droite, par des chemins escarpés; « le plus souvent par degréz avecques piedz et mains, dit Affagart, comme l'on monteroyt une eschalle. » (2)

Je ne serais pas étonné qu'Affagart ait eu en main le récit de la pèlerine gauloise et qu'elle lui eût servi de guide, ou bien — et je préfère cette hypothèse — il faut reconnaître que les traditions se sont fidèlement transmises, du v^e au xvi^e siècle, touchant les souvenirs sacrés, les sanctuaires, les différentes localités du Sinaï et ses habitudes monastiques.

Comme sa compatriote du v^e siècle, Affagart fut reçu par les moines, avec moins d'empressement, il est vrai, avec même un peu de froideur et d'indifférence qu'explique le schisme; pourtant ils se montrèrent suffisamment courtois pour les pèlerins français et ils mirent à leur disposition une chapelle uniquement destinée aux latins, « car ils ne permettoient jamais que ung prebstre latin célébrast messe à leur autel. » (3)

(1) DOM CABROL, *Etude sur la Peregrinatio Silviae*, appendice V, p. 182.

(2) Affagart, *op. cit.*, p. 193.

(3) *Ibid.*, p. 185.

Ces moines basiliens laissèrent une profonde impression dans son esprit ; il se crut un moment transporté en arrière, aux premiers siècles de la vie monastique, et la page qu'il écrivit à ce propos est une des plus belles de son livre.

Sur toutes choses, dit-il, la vie et la conversation des religieux de là me semble étrange et quasi incroyable, car, osté leur cisme (chisme), en simplicité et austérité de vie, ils transcendent et surmontent tous les autres religieux de par deczà, et de cela nous pouvons porter tesmoniaige, car nous y avons demouré presque tout le karesme avecques eulx, mais quand je comparoys ma vie à la leur, je ne me réputoys à peine être chrestien.

La première journée que nous entrasmes en l'église, nous trouvasmes les religieux qui disoient leur office et veismes bien trente ou trente cinq beaulx vieillards qui avoient tous la barbe blanche qui leur venoyt jusques à la seincture, les cheveux qui leur covroient les espaulles, chantans en leur mode greeque fort mélodieusement et persévérans de puis le matin jusques à onze heures, sans appuyer contre les chaires, car ilz n'en ont poinct, mais tous droietz comme pilliers, seulement un baston en leur main pour soubstenir leurs braz, et à chascune des heures faisoient plusieurs profondes inclinations, aucunes foiz plus de cinquante suyvaument jusques à baiser la terre aussi promptement et habilement comme fussent jeunes enfantz ; et leur chant, leur parler et leurs cérémonies et leurs vestemens, tout prétend austérité de pénitence, la face maigre, pasle et deffaicte, si très bien mortiffiez et ordonnéz au service de Dieu qu'il me sembloyt veoir les sainets Pères par les déserts, comme saint Paul, saint Anthoine, saint Machaire et les autres, ainsi comme autresfoiz les avoys imaginéz et contemplez (1).

De même que les moines avaient offert, à titre d'eulogies, des fruits à sainte Silvie, ils présentèrent à nos pèlerins des cadeaux de même nature, parfois « une pièce de pain et une tassée de vin béni », parfois du pain et des fèves trempées, ou bien « des pois grillés en braise », et un jour, ce qui émerveilla beaucoup Affagart, une poignée de manne,

(1) *Ibid.*, p. 193.

« laquelle, dit-il, se cuille par ses déserts sur la fucille d'aucuns arbres et herbes, et tombe environ le moys d'aoust, au matin, ainsi comme la rosée, qui est une liqueur et du goust de myel qui est fort médicinale. » (1) Voilà la critique moderne devancée par un gentilhomme du xvi^e siècle ! Mais Affagart lui-même est devancé par le pèlerin Antonin de Plaisance qui raconte aussi qu'à certaines époques il tombe au Sinaï une sorte de rosée qu'on appelle manne. Elle se coagule et devient granuleuse comme de la gomme. Les moines, dit-il, en avaient de pleins tonneaux : ils en donnaient comme eulogies et ils nous en donnèrent cinq setiers (2).

*
**

Un moine qui parlait un peu le français fut mis à la disposition des pèlerins.

Un de leurs plus ardents désirs était de voir le corps de sainte Catherine. Dix-huit jours après leur arrivée au monastère, vers minuit, on les alla chercher et on les conduisit à l'église. Tous les moines étaient « bien en ordre, chantant dévotement autour du tombeau, pretz à le découvrir, chascun un beau cierge en la main, tous nudz piedz, en grand révérence. »

Quand ils eurent tous baisé les reliques de la vierge martyre, les pèlerins français s'approchèrent. On leur permit de baiser deux fois les restes saints. « A la seconde foiz, l'abbé s'approcha avecques force lumière pour le nous faire veoirs mieux à nostre aise..... Et après l'avoir révérentement baisé et veu à nostre plaisir, il fist toucher noz

(1) *Ibid.*, p. 205.

(2) *Certis temporibus ros de celo cadit quem manna appellant, et coagular et fit tanquam granum masticis, et habent inde plena dolia et dant aliis pro benedictione et nobis dederunt sextarios quinque.* ACTA SS., t. II Maii, p. xiv.

petitz joyaulx et aussi nous donna du cotton et des chandelles, lesquelles pareillement il fist toucher le précieux corps. » (1)

Que restait-il de ce corps? Au dire des moines, le monastère possédait tous les ossements, sauf un bras qui avait été donné à l'île de Rhodes. Mais Affagart ajoute, avec un petit sourire sceptique: « Nous ne vîmes que le chef combien qu'ils disoient que les membres étoient desoubz. »

Cette église, avec le tombeau et les restes de sainte Catherine, n'est pas le seul souvenir de la Sainte au Sinaï. On vénère aussi le sommet sur lequel les anges déposèrent le corps de la vierge. C'est la pointe la plus élevée du groupe sinaïtique, « car, avait déjà fait remarquer Affagart, il est à noter que ceste montagne ne s'appelle pas le mont de Sinay, comme estiment aucuns, mais, comme dit saint Hierosyme, ce sont plusieurs montagnes, et, généralement, tout le désert se nomme Sinay. » (2)

Il vit encore, imprimées dans le roc, sur ce sommet inaccessible, les traces du corps de la Sainte, « comme si ung personnage se fust getté sur une masse de paste », et pourtant la pierre est si dure en cet endroit qu'il ne put « en avoir plus grand pièce que ung grain d'orge », tandis que tout autour la pierre était des plus friables (3).

Chemin faisant, le moine qui les conduisait charmait la longueur et les aspérités de l'ascension par d'édifiants récits.

Il raconta qu'il fut un temps où le monastère du Sinaï fut envahi par une légion de punaises, au point que les religieux s'étaient décidés à s'enfuir de la montagne. Ils

(1) AFFAGART, *Op. cit.*, p. 206.

(2) *Ibid.*, p. 197; *Sciendum quod omnis usque ad montem Sinaï eremus Sin vocetur, et e.r. tota provincia etiam locus nomen unius mansionis accepit, sicut Moab tam urbis quam provincie nomen est. S. Hieronymus: De XLII mansionibus, VIII^a mansio.*

(3) *Ibid.*, p. 201.

partaient déjà quand deux dames virent à leur rencontre qui demandèrent où ils allaient. Au récit de leurs misères, elles s'émurent et promirent de remédier à leur détresse: c'étaient la Vierge Marie et sainte Catherine qui venaient à leur secours.

Le moine raconta aussi que le corps de sainte Catherine demeura caché environ trois cents ans sur le sommet de la montagne, et qu'au temps où saint Clémat était abbé du monastère, il plut à Dieu que ces restes fussent honorés des hommes. Aussi révéla-t-il le lieu où ils se trouvaient et on les transféra au monastère. De ce corps, ajoutait-il, « sailloyt continuellement liqueur, de laquelle toutes les maladies estoient guaries. » (1)

S'il nous était permis de prêter l'oreille à ces récits, nous y retrouverions quelque nouveau renseignement au sujet de sainte Catherine. Aussi, j'ai cru bon de faire remarquer, au cours de ce travail, que les descriptions et les localisations des souvenirs sacrés correspondent, dans le récit d'Affagart, avec celles du récit de Silvie. C'est là un témoignage important en faveur de la fidélité avec laquelle les moines du Sinaï gardaient et se transmettaient les souvenirs des Anciens.

De plus, nous constatons que le premier fait raconté par le moine à nos pèlerins, a un fondement historique dans les récits du moine Anastase, édités il y a quelques mois par M. Nau (2). « Le démon, toujours jaloux des combattants, est-il écrit au vingt-huitième chapitre, rempli

(1) *Ibid.*, p. 202. — Ce privilège du corps de la Sainte est aussi rapporté dans la 7^e strophe de l'hymne *Pange lingua gloriosæ | Virginis martyrium*. On y lit: *Quod e.r. ejus tumba manat | Incessanter oleum*. (*Analect. boll.*, t. IV, p. 166.)

(2) Les récits inédits du moine Anastase. Contribution à l'histoire du Sinaï au commencement du vi^e siècle. Traduction française. *Revue de l'Institut catholique de Paris*, 1902, p. 1 à 26, et p. 110 à 152. Le texte grec sera imprimé à Rome dans *l'Oriens christianus*.

de punaises toute la caverne d'un des Pères, depuis le sol jusqu'en haut, ainsi que l'eau, le pain et tout ce qui lui appartenait, de sorte que dans la caverne entière, on ne trouvait pas la largeur d'un doigt libre (de punaises). »

Sans doute, le récit n'ajoute pas que la Vierge et sainte Catherine apparurent; ce qu'il faut seulement en retenir, c'est que l'existence du fléau est attestée par ces récits.

Ces mêmes récits signalent fréquemment Jean, l'abbé du Sinaï; il s'agit de saint Jean Climaque. Ne serait-ce point cet abbé que notre pèlerin appelle saint Clémat. S'il est vrai que ce nom pourrait aussi bien faire penser à un saint Clément quelconque, dont il faudrait retrouver trace dans une liste des abbés du Sinaï; — outre que des exemples fréquents dans les récits d'Affagart nous autorisent à croire qu'il avait l'oreille dure pour tous les mots qui n'étaient pas français, et qu'il lui coûtait fort peu d'écorcher de l'arabe ou du grec, — un calcul très simple nous permet de conjecturer que son guide lui parlait effectivement de saint Jean Climaque: Ἰωάννης ὁ τῆς Κλίμακας. Il lui dit, en effet, que le corps de sainte Catherine resta caché pendant trois cents ans après son martyre. Or, d'après l'opinion commune, qui est celle de la liturgie grecque comme de la liturgie latine malgré quelques nuances, il faudrait placer la date de son supplice au commencement du iv^e siècle. Si l'on y ajoute trois cents ans, on atteint le commencement du vii^e siècle, époque à laquelle saint Jean Climaque était abbé du Sinaï; d'après les récits d'Anastase, il le fut avant 639 et mourut en 649 (1).

Si donc nous étions autorisés à accorder quelque créance à cette tradition, nous saurions que le corps vénéré sous le nom de sainte Catherine a été découvert au Sinaï dans le deuxième quart du vii^e siècle, et bien qu'aucun office ne

(1) NAE, *loc. cit.*, p. 6.

porte la trace d'une semblable antiquité, nous pourrions affirmer que son culte a commencé à cette époque, au moins au Sinaï.

Mais, de même que le premier récit du moine a une souche historique sur laquelle s'est développée en parasite la légende de sainte Catherine venant délivrer le monastère des insectes qui le désolaient, — cette découverte du corps de la Vierge n'aurait-elle pas aussi son support historique dans la littérature sinaïtique?

Peut-être ne faudrait-il pas le nier avant un examen minutieux. Les récits d'Anastase, il est vrai, ne signalent rien qui permette de l'affirmer catégoriquement; tout au plus pourrait-on faire remarquer qu'il y est plusieurs fois fait mention, de même que dans le *Pré spirituel* de Jean Mosch (1), de cadavres d'hommes ou de femmes que la terre rejetait de son sein pour différents motifs (2). Peut-être faudrait-il tenir compte de ces faits et ne pas mépriser la coïncidence qui existe entre les récits d'Anastase et la manière dont le corps de sainte Catherine a pu être découvert. Nous pourrions, sans trop de témérité, lui admettre un fondement historique, quitte à reconnaître que la légende, toujours avide de préciser et de compléter par des imaginations pieuses les détails que l'histoire n'a pas enregistrés, est intervenue dans la suite.

Mais, il faut l'avouer, nous sommes sur un terrain bien peu ferme, et je crains qu'il ne manque sous nos pas. Il n'est pas prudent de nous aventurer plus loin, avant une information plus complète, dans ces sables mouvants du désert. Hâtons-nous de nous tirer de l'enlèvement et de rejoindre au Caire Affagart que nous avons oublié pour aller à la recherche de sainte Catherine.

(1) *Pré spirituel*, ch. LXXXVIII. Cf. EVAGRIUM, *Hist. eccl.*, IV, XXXV.

(2) *Récits d'Anastase*, ch. IV, v. VIII, XXIX, XXXI, XXXV; surtout le ch. XXXI.

Rien n'est frappant comme le contraste qui existe entre le récit d'Affagart et celui d'un pèlerin russe, le marchand Basile Posniakov (1) qui visita le Sinaï en 1558, c'est-à-dire vingt-quatre ans après le pèlerin français. De tous points, la comparaison est en faveur de ce dernier et elle mettra plus en lumière son caractère original.

Affagart est curieux; il a tout vu et il dit tout ce qu'il a vu. Il aime à voir et il ne croit pas facilement sur parole quand il s'agit de choses qu'il pourrait constater par lui-même. Il est pittoresque; il décrit avec assez d'habileté, avec beaucoup de charme; ses tableaux sont vivants, exacts jusque dans les moindres détails; ils parlent aux yeux et parfois au sentiment. Il sait attacher le lecteur, et la chaleur qui anime son récit vous rend vite pèlerin de cœur.

Rien de semblable en notre marchand moscovite: il a des steppes de sa patrie la stérilité et la froideur. Il s'intéresse peu à la couleur locale, — il ne la comprend pas; encore moins aux peintures de mœurs, — il n'est ni observateur, ni questionneur; et pas du tout aux détails piquants, — il les dédaigne.

Sa grande préoccupation, son unique pensée est de constater où en est l'« orthodoxie ». Et, chose remarquable dans sa narration, c'est cette même pensée qui anime tous les orthodoxes qu'il met en scène. A Alexandrie, au Caire, au Sinaï, l'on s'aborde avec des formules religieuses et l'on se demande comment tel évêque « fait paître l'Église du Christ et son troupeau. » Le patriarche d'Alexandrie, dès qu'il voit Basile et son compagnon, Cosme Saltanov, pense à les interroger « sur leur foi orthodoxe et sur les églises de Dieu. »

Et comme ils lui donnaient une image de la Vierge où se trouvait le sceau impérial: « Le czar orthodoxe est-il repré-

(1) *Itinéraires russes en Orient*, t. 1^{er}, p. 286.

senté à cheval sur ce cachet? » demanda le patriarche. La réponse affirmative des pèlerins le fit tressaillir de joie. Et il reprit: « Que Dieu fortifie le czar orthodoxe! Il est écrit dans nos livres grecs qu'un roi viendra des contrées orthodoxes de l'Orient et que Dieu lui soumettra bien des royaumes, et que son nom sera célèbre de l'Orient à l'Occident comme celui d'Alexandre, roi de Macédoine, dans l'antiquité; il montera sur le trône de la ville souveraine et nous serons délivrés par sa main des Turcs impies. » (1) Que de fois, depuis lors, l'orthodoxie n'a-t-elle pas caressé la même espérance!

Le patriarche continue ses questions sur la manière dont on célèbre le service divin en Russie, sur les mœurs des chrétiens, le nombre de juifs, de musulmans, d'hérétiques de toute sorte, etc.... Basile répond à tout, et l'on sent qu'il est fier de rapporter ses propres paroles par lesquelles, au risque de blesser la vérité, il a glorifié et grandi la Sainte Russie.

On se méprendrait sûrement si l'on pensait qu'Affagart n'est pas autant homme d'église; seulement il le montre moins. Sa piété est profonde, sincère, comme sa foi, mais moins formaliste et aussi moins étroite; sa charité lui ordonne d'admirer les moines du Sinaï et de regretter seulement leur schisme.

Basile Posniakov pouvait être sûr, en quittant la Russie, de trouver à Alexandrie et au Sinaï un accueil chaleureux; car il était porteur d'un message du czar orthodoxe, où se trouvait ce passage: « Nous avons envoyé cette fois en don à Dieu et pour le repos de ta sainteté....., avec notre marchand Basile Posniakov, pour mille pièces d'or de Hongrie d'effets, et une fourrure de zibeline recouverte de velours; en vertu de tes prières, nous avons aussi envoyé à l'arche-

(1) *Ibid.*, p. 289.

vêque et aux moines du Mont Sinaï la valeur de mille pièces d'or pour les besoins du couvent. » (1)

Aussi, malgré son âge, qu'il faut croire très avancé, car le pèlerin écrit que « le saint patriarche occupe le siège patriarcal depuis quatre-vingt-cinq ans; qu'il prit les Ordres dans le couvent du Sinaï, y passa douze ans et officia pendant trois ans à Jérusalem, au Saint-Sépulchre de Notre-Seigneur, » (2) malgré qu'il fût plus que centenaire, le patriarche voulut honorer ses hôtes: il les accompagna jusqu'au Sinaï.

Le voyage ressemble assez à celui d'Affagart. Chaque chameau, loué pour deux pièces d'or, portait deux personnes et leur nourriture. Basile compte douze jours du Caire au Sinaï, à travers le désert: « Ce n'est pas comme dans nos déserts, remarque-t-il; il n'y a là ni forêts, ni herbe, ni gens, ni eau. » Le troisième jour, la mer Rouge fut en vue: « à sa surface, on distingue douze routes qui passent au milieu de la mer »; sans doute en mémoire des douze tribus!

Voici encore un trait qui donnera une idée de la naïveté du pèlerin russe: « Les gens de Pharaon, dit-il, furent changés en poissons; ces poissons ont des têtes humaines, mais pas de corps, rien que des têtes; les dents et le nez sont comme ceux des hommes, mais des nageoires remplacent les oreilles, et à la place de la nuque se trouve la queue; personne ne les mange. Les chevaux furent aussi changés en poissons; ces poissons sont couverts de crins et leur peau a un doigt d'épaisseur. » (3) Affagart aurait malicieusement ajouté: on le dit, mais je ne l'ai pas vu; de même qu'il disait en parlant de la mer Rouge: « Aucuns dyent que c'est pour ce que la terre est rouge aux fonds et aux rives, bien que de cela n'ay rien apperçeu, et si avons

(1) *Ibid.*, p. 287.

(2) *Ibid.*, p. 295.

(3) *Ibid.*, p. 300.

cheminé une journée à la rive. » (1) Le pèlerin russe n'alla sûrement pas voir la tête des poissons: il dut croire le patriarche sur parole.

Au Sinaï, Basile fut reçu avec effusion: « L'higoumène nous embrassa en sanglotant et en disant: « Nous remercions Dieu de nous avoir accordé la grâce de contempler » les ambassadeurs du czar orthodoxe! » Puis les moines se mirent à nous embrasser et à nous baiser avec amour, en pleurant de joie. Nous pécheurs, nous ne pûmes non plus retenir nos larmes, en voyant ces vieux moines semblables aux anges. » C'est l'unique fois que l'on trouve l'expression d'un sentiment dans tout son récit, et je gagerais que ce qui l'a attendri, c'est l'amour qu'on témoigne à la Russie!

Autant qu'elles avaient attiré Affagart, les reliques de sainte Catherine attirent les pèlerins orthodoxes, mais ils n'ont pas à languir aussi longtemps avant d'obtenir de les baiser. Pour eux, fils de la Grande Église, tous les sanctuaires, tous les reliquaires sont ouverts à deux battants. Ne sont-ils pas porteurs de mille pièces d'or pour les besoins du couvent? Ne viennent-ils pas étendre, « sur les reliques la couverture en brocart d'or, brodée de soies de différentes couleurs, envoyée par le czar souverain et grand-duc, Ivan Vassiliévitch, de toute la Russie? » Aussi ils peuvent baiser à plaisir la tête de sainte Catherine; ils reçoivent du patriarche, non quelque fragment des reliques, car la Sainte a défendu d'en distribuer (?), mais un peu de l'ouate qui les entourait. On entend ici ce qu'Affagart veut dire quand il rappelle que les moines lui donnèrent « du coton » qui avait touché les membres de la vierge.

Dans la suite de son pèlerinage, comme Affagart, Basile mentionne le buisson ardent, la mosquée bâtie par les Turcs, l'oratoire du prophète Elie; il y ajoute un oratoire

(1) AFFAGART, *op. cit.*, p. 181.

dédié au prophète Élisée et un autre à sainte Marine dont les reliques sont à Raïthou; il signale aussi le mont de sainte Catherine où les restes de la martyre ont reposé pendant trois cents ans, gardés par deux anges (1).

Un autre souvenir l'attirait encore: celui de Raïthou. Cette ville, appelée aujourd'hui Tor et qui est un port sur la mer Rouge, est mentionnée dans les récits du moine Anastase (2) et l'on a aussi une vue de saint Jean Climaque écrite par Daniel de Raïthou. Les *Apophthegmata Patrum*, dont le R. P. Siméon Vaillhé, des Augustins de l'Assomption, a fixé la composition « durant la première moitié du vi^e siècle, sûrement après l'année 509, » (3) l'identifient avec Élim, l'une des stations des Israélites au désert (4). C'est le même souvenir qui y attirait notre pèlerin: « après avoir vénéré les reliques de sainte Marine, écrit-il, nous nous rendîmes au lieu où Moïse planta soixante-dix dattiers..... C'est là que Dieu fit surgir pour lui douze sources de la montagne pierreuse. » (5) Affagart n'oublie pas ce souvenir biblique, mais il le localise à l'ouadi Gharandel, qu'il distingue très clairement du port « nommé le Thor où descendent les marchandises qui viennent d'Éthiopie et de l'Inde. » (6) Il semble ainsi qu'il y ait eu une double tradition à ce sujet, la tradition orientale en faveur de Tor et la tradition occidentale en faveur de Gharandel. C'était encore une différence à signaler entre nos deux pèlerins.

Pour le reste, on a pu constater qu'ils s'entendaient géné-

(1) *Itinéraires russes, loc. cit.*, p. 305.

(2) *Nat. loc. cit.*, ch. xxiii.

(3) *Echos d'Orient*, 1901, p. 39.

(4) Cf. (ms. 1596, p. 310) cité par Nau. — Vigouroux (*Dict. de la Bible*, au mot « Élim ») place Élim à l'ouadi Gharandel. De même Pierre le diacre: *Arandara est locus qui appellatus est Elim*. Cf. Petri diaconi *de locis sanctis*; et Antonia de Plaisance: *Venimus ad LXX palmas et XII fontes..... quo loco est castellum modicum quod vocatur Sarandela*. ACTA SS., t. II, *Maii*, p. xiv.

(5) *Itinéraires russes, loc. cit.*, p. 308. Cf. *E.cod.* xv, 27.

(6) AFFAGART, *op. cit.*, p. 182, 183.

ralement: ils se suivent de trop près pour qu'il n'en soit pas ainsi; ce n'est pas en une vingtaine d'années que des traditions se modifient notablement. Il serait moins étonnant qu'ils rapportassent plus souvent des souvenirs non signalés par les pèlerins qui les ont précédés de plusieurs siècles: pourtant nous les prenons rarement en défaut sur ce point.

Aussi, quoique l'on ait pu écrire de la géographie du Sinaï, « que sa nomenclature topographique est une nomenclature essentiellement orale; qu'elle s'est constituée et transmise sans le secours de l'écriture; qu'elle ne présente aucun caractère de fixité; que certaines localités se trouvent avoir plusieurs noms, » (1) il ne nous semble pas exagéré de dire qu'à l'aide des recueils de récits monastiques, des narrations des pèlerins et de quelques passages d'historiens, l'on pourra tracer bientôt, d'une manière assez détaillée et exacte, la carte du Sinaï.

LIÉVIN BAURAIN.

(1) BÉNÉDITE, *La Péninsule sinaïtique*. Avertissement.